

nère. Peut-être a-t-il beaucoup souffert! De combien de soins il faudra l'entourer pour le ramener à une santé florissante!

—Comme il doit ressembler à notre pauvre père, pensait Marie. Quelle vie il a menée!

—Comme il doit être beau, puisqu'il est revenu à de bons sentiments! pensait Marguerite.

Le lendemain, dès l'aurore, elles se trouvèrent réunies dans la chambre de l'absent, où déjà les avait devancées la vieille Catherine, qui ne voulait pas laisser à d'autres le soin de préparer le nid de celui qu'elle considérait comme son fils. Depuis plus de trente ans dans cette famille, elle avait environné l'enfance et la jeunesse de Paul du dévouement le plus absolu. N'avait-elle pas pris sa part des soucis, des inquiétudes et des larmes? N'avait-elle pas partagé les alternatives de joie et de douleur?

Toutefois, chacune des quatre femmes apporta son contingent de ces mille petits riens, que seules les mains féminines savent répandre autour d'elles pour donner à un appartement le charme de la délicatesse et du bon goût.

Quand tout fut prêt, elles partirent. Les heures ne marchaient pas assez vite à leur gré. La vieille Catherine resta seule à la maison, car il fallait veiller à la cuisine et tuer le veau gras.

Plus d'une heure avant le passage de la diligence, elles étaient déjà sur la route, les yeux fixés sur le même point. Dans le lointain un nuage de poussière s'élevait, on entend les grelots des chevaux, le claquement du fouet.

Tout s'arrête. La portière s'ouvre. Paul est dans les bras de sa mère, embrasse sa soeur et sa cousine, tandis que la diligence, messagère de joie et de douleur, con-

tinue son chemin.

Bientôt les trois femmes et le jeune homme entrent dans la maison paternelle, non sans avoir rencontré sur le seuil la vieille cuisinière venue au-devant d'eux. Le rôti sera peut-être un peu brûlé aujourd'hui, la sauce un peu tournée; mais, tant pis, il tardait trop à Catherine de revoir "son" Paul: vingt fois déjà elle avait abandonné son fourneau pour courir à la porte.

Que s'était-il donc passé? Pourquoi tant de joie à ce retour inespéré? Quel récit va faire l'enfant prodigue à sa mère, consolée par la lettre reçue et par le retour de son fils?

Écoutez.

Après la mort de son père, Paul avait quitté sa famille. Les larmes et les supplications de sa mère et de sa soeur n'avaient pu le retenir; en vain sa cousine avait manifesté un grand chagrin de son éloignement; il était parti. Paris l'attirait, la grande ville avec tous ses dangers avait pour lui des charmes inconnus.

Paul n'avait pas encore pris l'habitude du travail; l'oisiveté l'entraîna au vice; les compagnons de ses débauches le compromirent. Les maisons de jeu sont les premières étapes de l'infamie, il en fit la triste expérience. On était en pleine Révolution. Paul parut dans les clubs. Ce billant cavalier devint un sectaire farouche.

Après quelques jours, il avait arrêté des prêtres, abattu des croix, brisé les statues de la Vierge, fait le coup de feu.

A l'attaque d'une barricade qu'il défendait, il avait reçu une balle dans la cuisse et restait sur le pavé parmi les mourants et les morts. Or, parmi les mourants de l'armée de l'ordre tombés pêle-mêle avec les insurgés, plusieurs appe-